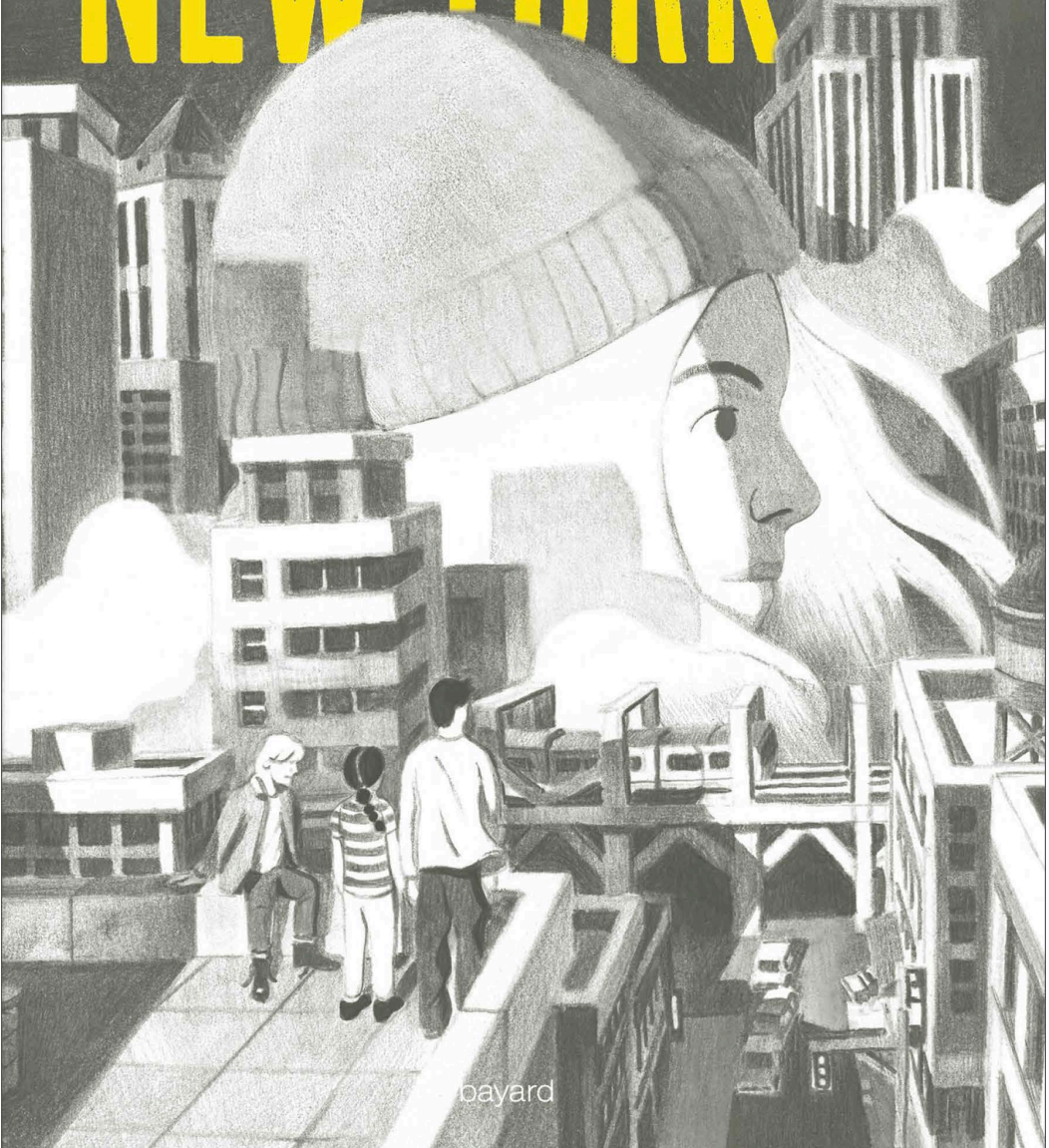


ANNA WOLTZ

# DANS LA NUIT DE NEW YORK



bayard

**DANS LA NUIT DE  
NEW YORK**

## Illustration de couverture : Antoine Maillard

Ouvrage publié originellement par Querido, Amsterdam, Pays-Bas,  
sous le titre : *Honderd uur nacht*.

© 2014, Anna Woltz

© 2018, Bayard Éditions, pour la présente édition

18, rue Barbès, 92128 Montrouge cedex

Dépôt légal : septembre 2018

ISBN : 978-2-7470-6200-8

Tous droits réservés. Reproduction, même partielle, interdite.

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

ANNA WOLTZ

**DANS LA NUIT DE  
NEW YORK**

Traduit du néerlandais (Pays-Bas)  
par Emmanuèle Sandron

bayard



« Nous tenons pour évidentes pour elles-mêmes les vérités suivantes : tous les hommes sont créés égaux ; ils sont doués par le Créateur de certains droits inaliénables ; parmi ces droits se trouvent la vie, la liberté et la recherche du bonheur. »

Déclaration d'indépendance des États-Unis,  
4 juillet 1776



**E**st-ce que l'histoire complètement pourrie qui circule sur Internet parle de la vraie moi ? Et les salades que je m'apprête à raconter aux douaniers américains ?

Mon histoire, ma vraie histoire, où est-elle ?

Je ne sais pas.

J'ai quatorze ans. Mon père est du genre à porter des pantalons de velours côtelé et à observer les étoiles. Mardi passé, petit détail, il a anéanti le monde entier. Ma mère, c'est Nora Quinn. Elle est née en Irlande et elle parle anglais de temps en temps avec moi. Ce que je veux dire, c'est qu'elle me parle de temps en temps, et que quand elle le fait, c'est en anglais.

Ses tableaux sont accrochés dans tous les musées du monde. Quand ça lui chante d'entamer une nouvelle œuvre à poil sur la terrasse, eh bien, elle le fait.

Je suis leur fille. Jusqu'à présent, c'était ça, mon histoire. Mais je viens de tout perdre.





# 1

J'étais la seule au monde à savoir ce que je m'apprêtais à faire, si j'en avais le cran, ce qui n'était pas encore gagné. Mes bottes attendaient, immobiles, sur le sol lisse de l'aéroport, et moi dedans. Mon cœur s'arrêtait de battre chaque fois que quelqu'un me regardait. Cette personne avait-elle vu ma photo sur Internet ? Me reconnaissait-elle ? Allait-elle m'insulter, me traiter de tous les noms ?...

Mais il ne se passait rien. Les voyageurs présents dans le hall des départs me voyaient sans me voir. J'avais l'impression d'être transparente. Hier, ils avaient lu des articles sur mon porc de père. Aujourd'hui, tout à l'instant présent, ils tiraient derrière eux leur valise et leurs mioches pleurnichards, sans plus penser à leurs derniers tweets.

Je n'avais pas oublié les menaces, moi.

Depuis mardi soir, je faisais de l'hyperventilation, j'avais la bouche sèche, et une voix intérieure me criait : *Danger ! Tu dois te casser ! Barre-toi, mais barre-toi !*

Je faisais comme s'il n'y avait rien de plus normal pour moi que de me trouver toute seule à l'aéroport de Schiphol. Les tableaux d'information clignotaient au-dessus de ma tête. J'étais entourée d'hommes qui puaien la transpiration. Un chien grand comme un veau est passé devant moi dans une cage en plastique montée sur des roulettes.

Toutes les trente secondes, je plongeais la main dans mon sac pour y pêcher mon téléphone. À chaque fois, j'interrompais mon geste à mi-parcours. J'ai fini par l'éteindre, pour la toute première fois de ma vie.

Je me suis mise à feuilleter mon passeport. Il était encore vierge de tout tampon. D'habitude, je n'aimais pas me voir en photo. J'avais les cheveux trop raides, les yeux trop grands, le visage trop blafard. J'avais toujours l'air d'être sur le point de me dissoudre dans l'atmosphère. Mais sur la photo de mon passeport, c'était différent. Elle avait été prise trois ans plus tôt, quand j'étais encore à l'école primaire. J'y avais un air intrépide et extrêmement gourmand de la vie. À l'époque, j'avais onze ans et je faisais pousser de la cressonnette dans des coquilles d'œuf vides... Cette petite fille, ce n'était plus moi.

À côté de ma photo, il y avait mon nom : *Emilia December De Wit*. Oui, sans blague, je m'appelle comme ça. Le deuxième prénom, c'est ma mère, la responsable. Même si j'étais arrivée un peu en retard, un 2 janvier, elle avait trouvé que ça restait une bonne idée, de m'appeler December...

Mon père aurait très bien pu dire : « Ça serait mieux de l'appeler Anna, ou Margriet. » Ou alors, plus futé, il aurait pu proposer : « Appelons-la Triangle Équilatéral Cosinus De Wit ! » Là, ma mère aurait peut-être compris que ce n'était pas forcément une bonne idée d'introduire sa propre folie jusque dans le prénom de sa fille. Mais, donc, mon père n'avait rien dit. Cet homme était déjà un égoïste il y a quatorze ans. Il s'en fichait pas mal, du nom qu'allait porter son enfant !

Enfin, ça a été mon tour. J'ai posé mon passeport sur le guichet, la bouche archi-sèche.

– Où vas-tu ? a demandé l'hôtesse de l'enregistrement dans son uniforme jaune soleil.

– À New York.

Je me tenais bien droite. J'avais peur. Mais, quand j'ai prononcé le nom de cette ville, j'ai senti quelque chose de neuf parcourir mes veines. J'allais à New York ! À New York ! Alors que toutes les filles de ma classe avaient accroché au-dessus de leur lit des posters de chanteurs qu'elles n'avaient jamais vus dans la vraie vie, moi, j'avais un poster de New York. Sans y être jamais allée, j'en étais tombée amoureuse.

– Tu voyages seule ?

J'ai fait oui de la tête. J'ai ensuite répondu aux autres questions, le souffle court. Oui, j'avais fait ma valise moi-même. Non, je ne transportais pas de substance dangereuse dans mon bagage à main. Oui, je savais que seul le sac que je tenais en bandoulière pouvait m'accompagner en cabine.

L'hôtesse m'a regardée attentivement, mais elle ne m'a pas reconnue. Dieu merci, elle ne se souvenait pas que la veille elle avait vu dans le journal la photo d'un homme répugnant portant le même patronyme que moi.

Elle a collé une étiquette sur ma valise pleine à craquer, celle-ci a disparu sur un tapis roulant, et j'ai reçu ma carte d'embarquement. Il s'effectuerait d'ici une heure et demie.

Totalement seule, j'ai rejoint la file qui patientait à la douane. Personne ne m'accompagnait. Je me sentais subitement très légère, sans ma valise. J'avais des picotements dans les doigts. Je n'y croyais pas encore vraiment tout à fait moi-même. J'allais le faire ! J'allais vraiment le faire ! Deux jours plus tôt, ce n'était encore qu'une vague idée, je me disais confusément : si j'étais une ado comme les autres, je leur dirais à tous d'aller se faire voir et je partirais pour New York !...

Et voilà : nous étions le vendredi 26 octobre. Et dans dix heures et demie, à New York, j'y serais !!!

## 2

Quand on est seul, tout est différent. Les couleurs sont plus vives, les bruits plus sonores, et les plans peuvent capoter à n'importe quel moment. Après la douane, j'ai longé le couloir assourdissant en m'encourageant à être forte : *Quand on a piqué la carte de crédit de son père en pleine nuit pour réserver un billet d'avion, on ne craque pas, on ne se met pas à pleurnicher sur une cuvette de WC à l'aéroport, on ne crie pas, on ne hurle pas. On n'appelle pas non plus sa mère sur son portable !*

Je me suis acheté un cappuccino, alors que je détestais le café, mais j'avais intérêt à garder les yeux bien ouverts. Une blessure à ma main gauche me faisait encore mal. Du sang coulait sous le sparadrap, mais je ne voyais pas ce que je pouvais faire. *Plutôt me vider de mon sang que d'aller changer ce maudit sparadrap dans les toilettes publiques !*

Subitement, j'ai pilé sur place.

Cette fille aux boucles blondes entourée d'un nombre incroyable de sacs, là, derrière la vitrine de cette boutique...

avec un jean moulant et des Uggs... C'était Junon, pas possible autrement ! Elle me tournait le dos, pas moyen de voir son visage.

Le cœur battant la chamade, j'ai attendu qu'elle fasse volte-face.

Fausse alerte. C'était une inconnue.

D'un pas chancelant, je me suis dirigée vers la rangée de sièges la plus proche. Une fois assise, je me suis pincé les mains le plus fort possible, mais j'ai arrêté dès que la douleur de la plaie s'est réveillée. Comment avais-je pu me croire courageuse ?

Les doigts tremblants, j'ai sorti mon dossier de mon bagage à main. J'avais tout imprimé. L'itinéraire de ma fugue, le numéro du bus que je prendrais à New York, le taux de change du dollar, le montant qu'il était conseillé de donner comme pourboire, dans quel musée on trouvait le plus de toiles impressionnistes... J'ai tout relu, encore et encore.

Puis, j'ai enfin osé lever les yeux et regarder autour de moi. Derrière les baies vitrées, dix-sept avions attendaient, allumaient leurs réacteurs, décollaient l'un après l'autre pour finalement glisser là-haut comme des cygnes sur un lac de nuages...

*Voilà, me suis-je dit. Je ne risque plus de croiser Junon dans un couloir. Ses amies ne me hurleront plus des insanités dans la cour de récré. Mon sac de gym est désormais en sécurité, et de toute façon je n'aurai plus jamais besoin de ce truc cradingue. Je ne retournerais jamais dans cette école.*

Devant la porte d'embarquement, j'ai allumé mon téléphone une milliseconde, juste assez pour voir si j'avais reçu des messages. Rien. Mes parents me pensaient au collège, et mes camarades de classe m'imaginaient certainement au fond de mon lit à pleurer toutes les larmes de mon corps. Eh bien, ils se trompaient ! Le temps était arrivé pour moi de dire au monde entier, ou en tout cas à mes parents, d'aller se faire voir.

Mon mail était prêt à partir depuis cette nuit :

«Aux losers qui m'ont fabriquée !

Je croyais qu'on avait un deal, vous et moi. Moi, je faisais mes devoirs, je mettais le couvert et je n'avais pas de piercing dans le nombril.

Vous, en contrepartie, vous me donniez à manger et vous vous absteniez de commettre des actes qui vous auraient menés en prison.

Ce deal n'a plus lieu d'être. Ça me semble clair après ce qui s'est passé.

Vous me croyez en train de suer sur un test de biologie... En réalité, j'ai pris le train pour l'Allemagne. Je vais loger chez Käthe. Je devenais folle ici. Je préfère me rendre quelque part où mon père ne fait pas la une des journaux.

Vous n'imaginez pas à quel point c'est grave à l'école, sur Facebook, sur Twitter, et ailleurs.

Vous n'imaginez pas comme c'est difficile d'être moi.



Ne venez pas me chercher. Ne m'appellez pas. De toute façon, je ne décrocherai pas. Käthe non plus. D'ailleurs elle a changé de numéro depuis longtemps.

Je vous enverrai un mail demain pour que vous sachiez que je suis toujours en vie.

Enfin... si c'est le cas, bien sûr.

E.»

Mon pouce est resté un moment suspendu au-dessus de la touche *Envoyer*. Je pouvais encore faire marche arrière. Je pouvais encore me lever, remonter le couloir jusqu'aux tapis roulants qui déversaient les bagages des voyageurs, et marcher jusqu'au hall des arrivées, où personne ne m'attendait. Je pouvais encore reprendre le train et rentrer à la maison comme si je n'avais jamais eu l'intention de fuguer.

Mais j'ai repensé à ce qui était arrivé le mardi soir.

Je composais mon devoir d'histoire dans le silence et la chaleur du salon. Il portait sur la Déclaration d'indépendance des États-Unis. Sans me vanter, c'était un des meilleurs textes que j'ai jamais écrits, mais là je m'égare.

Ma mère travaillait dans son atelier – elle s'y était enfermée sans même manger un petit quelque chose – et mon père jouait avec ses instruments dans son bureau, à l'étage.

Il faisait déjà noir. Des gens passaient devant notre fenêtre. La tête pleine des premières phrases de la

Déclaration d'indépendance, je regardais ces silhouettes inconnues. J'étais heureuse. C'était un moment parfait.

Le téléphone a sonné.

Pas mon portable, le fixe, celui de la maison. Je suis allée décrocher, en tirant ma manche sur ma main (pour les microbes).

À l'autre bout du fil, j'ai entendu une femme complètement hystérique qui pleurait et qui semblait au bord de l'asphyxie.

Elle a dit qu'elle était la mère de Junon.

Et qu'elle voulait parler à mon père.

J'ai appuyé sur *Envoyer*, et mon mail est parti. Je n'avais strictement aucune envie de faire marche arrière.



### 3

« Les accidents de la route tuent davantage que l'avion. » Je me répétais cette phrase comme un mantra en montant dans l'appareil. L'alarme retentissait de nouveau dans ma tête, mais j'essayais de ne pas y prêter attention.

Il y avait dans mon sac un article que j'avais appris par cœur la nuit d'avant. « Le système de conditionnement d'air d'un avion filtre 99,97% des bactéries et des virus présents dans l'atmosphère. Si on respecte les Dix Règles d'Or, il n'y a rien à craindre. »

Alors, à peine installée sur mon siège avec hublot, j'ai mis en application la « Règle d'Or Numéro Un ». J'ai sorti des mouchoirs désinfectants de mon sac et commencé à astiquer la tablette rabattable en plastique, mes accoudoirs, la boucle de ma ceinture. J'ai tout nettoyé à fond. Heureusement, les voyageurs qui m'entouraient ne me regardaient pas. Les uns avaient déjà le nez dans leur magazine, les autres étaient absorbés par la musique qui leur parvenait de leurs écouteurs ou trop occupés à aplatir

des bagages qui ne leur appartenaient pas avec les leurs... Autant dire que j'étais invisible.

Au décollage, j'ai gardé les yeux fixés sur mon spara-drap. Secoué par les vents, mais soutenu par ses réacteurs, l'appareil a fendu le ciel, tenant le cap, nous maintenant tous en vie. Franchement, pendant la première heure, je ne me suis pas trop mal débrouillée... jusqu'au moment où j'ai eu la désastreuse idée de demander à une hôtesse combien de passagers nous étions.

– Trois cents ! a-t-elle répondu en me tendant un verre de jus de pomme.

J'ai regardé autour de moi. Nous étions donc trois cents êtres humains dans ce cocon qui survolait l'océan en tremblotant. Trois cents hommes et femmes qui tousaient, éternuaient, postillonnaient... Trois cents hommes et femmes qui *respiraient*. En voyant un type très corpulent refermer la porte des toilettes sur lui, je me suis demandé combien de gens étaient assez fous pour se vider les intestins à onze mille mètres d'altitude. Personne, aurais-je cru. Mais je n'en étais plus si sûre...

Et c'est là que j'ai commencé à me sentir mal.

Parfois, quand je me concentrais très fort sur mon mot de passe, je n'arrivais plus à m'en souvenir. Avec la respiration, c'était pareil. Dès que j'étais attentive à ma façon de respirer, mes poumons désapprenaient à fonctionner normalement.

Bon sang, comme ça devenait gênant !

Voilà, ça y était, je recommençais à hyperventiler !

D'abord, c'est passé totalement inaperçu. J'essayais d'étouffer le plus silencieusement possible. Mais après quelques minutes, j'ai perdu le contrôle. Ma poitrine s'est soulevée de plus en plus vite, j'ai commencé à suer à grosses gouttes. J'avais la gorge en feu. J'ai été prise de nausées. Et puis, un hoquet bizarre m'a échappé.

Tout l'avion a tourné les yeux vers moi. Cinq personnes ont activé l'alarme en même temps. Une petite fille s'est mise à pleurer.

Quelques secondes après, trois hôteses se pressaient à hauteur de ma rangée et se concertaient en chuchotant. Un instant plus tard, un appel était fait au micro de l'avion :

– Y a-t-il un médecin à bord ?

L'idée m'a traversé l'esprit que j'étais en train de mourir quand un médecin russe a surgi de la classe affaires. Il s'est entretenu en mauvais anglais avec les hôteses et avec la quinzaine de passagers qui voulaient absolument s'en mêler. Ils étaient toujours en plein conclave quand une femme qui avait apparemment une formation de mère de famille m'a fait respirer dans un sac en plastique. Ensuite, le médecin russe m'a donné un anxiolytique.

Cela a duré un temps infini avant que les gens cessent de me regarder.

Des larmes ont roulé dans mon cou. Rien ne se passait comme prévu. Je n'étais pas en train de dire au monde d'aller se faire voir, c'était le monde qui me disait qu'il n'avait pas besoin de moi.

Une fois de plus. Pour changer.

J'ai regardé à travers le hublot. L'avion survolait des nuages éclaboussés de soleil qui m'ont fait penser à des blancs battus en neige. C'était un monde congelé, sans êtres humains, sans projets, sans déceptions.

Puis, j'ai rêvé du planétarium personnel de mon père, ce vieux truc qu'il avait installé au milieu de son bureau. Quand on abaissait la manivelle, les planètes se mettaient à tourner autour du Soleil. J'avais six ans quand j'avais eu le droit de le faire pour la première fois. C'était magique. Un geste, et les planètes se mettaient en mouvement... Je tournais lentement la manivelle, et mon père m'expliquait pourquoi le Soleil brillait le jour, pourquoi il faisait noir la nuit et pourquoi le Soleil ne brillait pas partout sur la Terre au même moment.

Dans mon rêve, je me tenais devant la porte fermée de son bureau, dans l'obscurité la plus complète. J'entendais le murmure des planètes. Après avoir hésité un moment, j'ouvrais la porte. La lueur d'un réverbère faisait étinceler les instruments : la grande machine électrostatique installée près de la fenêtre, les baromètres rangés le long du mur, les microscopes sous leur cloche de verre...

Le planétarium occupait le centre de la pièce. Mais ce n'était pas mon père qui faisait tourner la manivelle en cuivre. C'était Junon. Ses boucles blondes étaient plus dorées que tous les instruments réunis.

Elle m'a regardée. Et puis elle a éclaté de rire.

## 4

Quand les roues ont touché le tarmac, j'avais la gorge nouée. J'étais Christophe Colomb. J'étais sur le point de découvrir l'Amérique.

À peine entrée dans l'aéroport de Newark, j'ai regardé avidement autour de moi. Mais la seule chose qu'il y avait à voir, c'était un couloir gris recouvert d'un tapis sale et de panneaux sur lesquels des téléphones portables étaient barrés d'un trait rouge. Je croyais que tout brillait, en Amérique, que tout était flambant neuf, magnifique... Et j'avais tellement aimé cette idée...

Le couloir débouchait sur une salle grande comme une église. Une énorme queue zigzaguait entre des piquets reliés entre eux par un ruban, comme au parc d'attractions Efteling, mais sans panneau indiquant le temps d'attente estimé...

Il régnait un silence tendu parmi les voyageurs. On n'entrait pas aux États-Unis comme dans un moulin ! Sur Internet, j'avais lu des histoires terribles. Si les douaniers



vous soupçonnaient de vouloir rester au-delà de la durée stipulée sur votre visa, ou s'ils pensaient simplement que vous mentiez, ils vous remettaient dans le prochain vol retour sans autre forme de procès.

Or, je m'apprêtais à mentir, et pas qu'un peu. C'était comme si j'étais à la proue d'un bateau de pirates. Je sentais sur moi le regard de l'homme corpulent des toilettes. La mère de famille au sac en plastique aussi me tenait à l'œil. Étaient-ils tous en train d'espérer que je me remette à paniquer ? Si l'attente durait plus d'une demi-heure, ils auraient ce qu'ils voulaient.

Enfin, un homme en uniforme noir m'a indiqué le guichet 7, occupé par une femme aux yeux encaissés et aux cheveux tirés en arrière.

– *Good afternoon*, m'a-t-elle dit d'une voix sombre en prenant mon passeport. *How are you today?*

Je l'ai regardée. En moins de dix minutes, cette femme que je n'avais jamais vue allait décider si j'avais ou non le droit de pénétrer sur le territoire américain.

– Pourquoi viens-tu aux États-Unis ? a-t-elle demandé en anglais.

J'ai avalé ma salive. Cela s'annonçait plus difficile qu'à l'aéroport de Schiphol. Je me débrouillais bien en anglais, mais je ne savais pas si les mensonges que j'avais préparés allaient s'avérer payants.

– Pour les vacances, ai-je dit. Pour visiter New York.

– Tu comptes rester combien de temps ?

– Deux semaines.

Le mercredi soir, quand j'avais réservé mon billet, j'avais pensé ne prendre qu'un aller simple. Mais j'avais lu des anecdotes véridiques racontant les difficultés à passer la douane et j'avais compris que si je ne prenais pas un billet aller-retour, je n'avais aucune chance de passer. On ne vous laisse entrer que si on est certain de vous voir repartir...

– Où vas-tu vivre pendant ton séjour ? a demandé la femme en uniforme.

Sans répondre, j'ai sorti le dossier de mon sac. J'avais imprimé le descriptif de ma chambre, ainsi que les mails que j'avais échangés avec le propriétaire. Je les lui ai tendus d'une main qui tremblait, mais moins que les feuilles de papier...

La femme a tout examiné attentivement. Puis, elle a feuilleté mon passeport en fronçant les sourcils.

– Tu n'as que quatorze ans ?

J'ai fait oui de la tête.

– Et tu voyages seule ?

Voilà, le moment que je redoutais était arrivé. Cette femme n'avait évidemment pas besoin de savoir ce qui se passait en vrai dans ma vie. Ce qu'il lui fallait, c'était une histoire qui tienne. Et qui soit suffisamment rassurante pour qu'elle n'ait pas envie de creuser davantage.

– Mon amie Käthe sera là, ai-je dit d'une voix chevrotante. On a loué la chambre à deux. Elle a vingt et un ans. C'était ma jeune fille au pair. Son avion atterrit ce soir

à l'aéroport JFK, depuis Francfort. J'ai son numéro de téléphone si vous voulez, mais là, elle est dans l'avion.

Je me suis agrippée au guichet gluant pour ne pas tomber.

Mon interlocutrice a recommencé à feuilleter mon passeport.

– Tu as une autorisation écrite de tes parents ?

J'ai remercié Internet mentalement. Je savais que j'aurais besoin de ce document. J'ai sorti de mon dossier la lettre de mes parents et les photocopies de leurs passeports. La lettre, je l'avais à moitié recopiée sur Internet, à moitié arrangée à ma sauce. J'avais imité les signatures de mes parents telles qu'elles figuraient sur leur passeport, donc, ça devait le faire.

J'ai attendu la réaction de la douanière en retenant mon souffle. Elle a examiné la lettre et les copies des passeports pendant un temps qui m'a semblé infini. Si j'avais cru en Dieu, je lui aurais adressé une prière ; une supplique, même ! Mais je ne croyais pas en Dieu.

Peu auparavant, j'avais encore foi dans les adultes. Et maintenant je ne croyais plus à rien ni personne.

Enfin, la femme a fait oui de la tête. La mine sombre, comme pour signifier que si ça ne tenait qu'à elle, je pouvais aller rôtir en enfer.

– OK. Pose ton pouce gauche sur le scanner.

La plaque de verre était d'une saleté repoussante, mais pour entrer aux États-Unis, j'aurais fait n'importe quoi. Pensant de toutes mes forces au gel antibactérien qui était dans mon sac, j'ai obéi.